



**On ne sait
rien de toi**

FABRICE TASSEL

On ne sait rien de toi

Fabrice Tassel

On ne sait rien de toi

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu informé de nos publications,
envoyez vos coordonnées en citant ce livre à :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris

ou

contact@lamanufacturedelivres.com

ISBN 978-2-38553-170-6

www.lamanufacturedelivres.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Ciao, papa. À demain.

PREMIÈRE PARTIE

1.

Aline, serrée dans une robe verte qui la contraint à multiplier de petits pas bruyants sur le parquet, apporte le gâteau lorsqu'une fourmi apparaît sur le couteau de Charles. L'insecte s'immobilise près d'une trace de sauce à la viande, avant de descendre vers le bas du couvert puis de remonter, ses pattes invisibles travaillant sans relâche tandis que Charles se demande si elle a la moindre idée de la direction qu'elle souhaite prendre. La fourmi se fige à nouveau près du jus sombre alors qu'un « Joyeux anniversaire ! » est lancé par la voix rauque de Virgile, vingt et un ans, comme étonné de son audace, suivi par Aline, qui commence à couper la génoise, la pelle à la tarte déjà prête dans la main droite, puis par Anouk dont la jeunesse des dix-sept ans la rend capable d'entonner le chant à pleins poumons. Alexandra, les mains en coupelles sous le menton, reste silencieuse, se contentant d'un « merci » soufflé lorsque sa mère dépose avec une infinie précaution une part dans son assiette.

« Alors, cinquante ans, qu'est-ce qu'on peut te souhaiter ? » interroge Aline en ajustant de son pouce droit la

bretelle de son soutien-gorge noir. Charles, l'index posé sur le bouchon de la bouteille de champagne, sourit. Il pense à la confiance d'un ami de promotion qui, le jour de ses trente ans, assis sur le canapé de sa confortable maison, alors qu'il observait ses enfants jouer dans le jardin tandis que sa jeune épouse bronzait sur un transat au bord de leur piscine, avait compris qu'il allait devoir tout faire exploser. « J'avais coché toutes les cases, à trente ans, tu comprends ? Je n'avais qu'une envie : me tirer une balle. » Il avait quitté le foyer une semaine plus tard. Charles ne l'a jamais revu, et songe que ce serait amusant de savoir si cet homme a regretté sa décision. S'il est encore en vie.

Le bouchon finit par céder, et il commence à remplir les flûtes, « Pas trop pour moi, je suis claquée », lâche Aline qui a passé la matinée au marché puis en cuisine, n'ayant pu, *in extremis*, trouver que dix minutes pour se maquiller et enfiler à la va-vite cette robe verte qui la moule trop, au fond cela ne lui déplait pas, à cinquante et un ans elle aime ses formes, surtout son décolleté qui aimante souvent le regard des garçons de sa classe de terminale. Anouk revient de sa chambre les bras remplis de paquets colorés. Charles, dont le téléphone, posé près de son assiette, bourdonne, embrasse sa fille avant de commencer à détacher les rubans. « De continuer ainsi... », répond-il en léchant sur son doigt une goutte de champagne qui menaçait de couler sur l'épaisse nappe en lin. « Ça veut dire quoi ? » lance Virgile. « Euh... vivre avec vous, le plus longtemps possible, garder mon boulot, rester en bonne santé, allez, tchin ! » Alexandra lève les yeux au ciel, Aline s'en aperçoit et lance un regard paniqué à Charles qui enserre avec puissance le pied de

sa coupe pour interrompre le tremblement de ses mains. Pour s'empêcher de parler, il avale une longue gorgée puis s'attaque aux paquets en veillant à ne pas déchirer le papier cadeau. Il déteste le gaspillage.

Dans la première boîte, en carton crème, rectangulaire, il découvre un pyjama bleu, sa couleur préférée, orné de fines rayures rouges. Le tissu est de très bonne qualité, un coton épais et doux. « Ça te changera de ton ensemble T-shirt et caleçon ! » rit Aline, la main devant la bouche. « C'est de toi ? » « Ben oui ! » « Mes chers enfants, voici donc mon nouvel uniforme, bleu et rouge, il ne manque qu'un petit liseré blanc, mes gars vont adorer ! » lance Charles avant de retourner son téléphone qui vient encore de vibrer, « Tiens, c'est peut-être eux », mais il ne décroche pas. L'année précédente, la famille a couplé la célébration de ses quarante-neuf ans avec sa nomination au poste de directeur de l'IGPN, « la police des polices ». Elle est habituée aux sonneries régulières du portable paternel, « une urgence chasse l'autre », réagit-il le plus souvent avec son sang-froid habituel.

Le deuxième paquet, un cadeau commun de Virgile et Anouk, contient une casquette en velours gris chiné. Devant le silence de son père, qui observe le couvre-chef sous toutes ses coutures, Anouk s'inquiète : « Ça va ? Ça ne te met pas un coup de vieux ? » « Comment ça ? Bien sûr que non, ma chérie, viens ici que je t'embrasse encore ! » Il enfle la casquette, qui, par chance, va très bien avec sa chemise blanche, avant de la rabattre sur les yeux, mimant un acteur italien des années 60. « Ma... » Tous rient. Sauf

Alexandra qui sort de son sac à dos accroché à sa chaise un petit paquet, le passe à Virgile qui le remet à leur père.

Au-delà de cette limite, votre ticket n'est plus valable. « En poche, en plus ! Oh, comme tu y vas », s'écrie Aline, qui malgré la tension ne peut empêcher un rire de monter, à deux doigts de se précipiter en cuisine pour exploser. Virgile et Anouk ne comprennent pas, scrutent avec inquiétude la réaction de leur père. Il parcourt la quatrième de couverture, l'air concentré, alors que l'ouvrage repose depuis deux semaines sur la pile de livres qui, invariablement, orne sa table de nuit. « C'est un livre sur le temps qui passe... », souffle-t-il en souriant, provoquant le soulagement de ses deux plus jeunes enfants, « ... et sur celui qu'il ne faut pas perdre », ajoute-t-il, la voix plus lourde, en fixant Alexandra. Peine perdue, elle s'est abandonnée dans la contemplation des nuages de plus en plus menaçants, comme à portée de main par la vitre grande ouverte. « Allez, fin de la récréation, la finale de Roland-Garros a commencé, plutôt Kuerten ou Bruguera ? Les enfants, vous donnez un coup de main pour ranger ? » lance Charles en repoussant sa chaise, brutalement impatient d'en finir. Avant de se diriger vers le canapé, il observe son couteau, le retourne et écrase la fourmi d'un geste sec et brutal. Une chance, Anouk ne l'a pas vu.

La finale, interrompue à plusieurs reprises par de violents orages, s'achève vers 22 heures. Les enfants sont couchés, ainsi qu'Aline. Alexandra a claqué la porte en partant, Charles a cru entendre un vague « À bientôt », il n'en est pas certain. Il ferme l'entrée principale et la porte qui donne

sur le jardin, se sert de l'eau. En rangeant le verre dans le lave-vaisselle, un accès de fureur le saisit lorsqu'il se pique les doigts sur une fourchette placée les dents vers le haut, jamais elles ne doivent être disposées ainsi, il faudra qu'il le répète une fois de plus à Aline. Il se calme vite, tout de même ces bouffées de colère sont de plus en plus fréquentes. Dans la salle de bains, il enfle un caleçon et un T-shirt, il fait bien trop chaud pour essayer son nouveau pyjama, qu'il vaut de toute façon mieux laver. Il le dépose dans le bac à linge, par-dessus le string noir d'Aline, ce qui lui provoque un début d'érection. De ce côté-là, au moins, tout va encore bien. Charles s'allonge en soupirant, un courant d'air frais entre dans la pièce. Aline dort sur le dos, les bras en l'air, l'ombre de ses aisselles visible dans la lumière mourante de cette nuit d'été.

Ce soir, encore, il ne lui dira rien.

2.

L'orage a fait fuir les clients. Alexandra reste seule sur la petite terrasse de l'Open Café, sa préférée du Marais, à l'intérieur un couple s'engueule. Devant elle reposent sa troisième bière, qui commence à tiédir, et un paquet de Marlboro rouges dont l'ouverture est déchirée. Elle boit et fume depuis deux bonnes heures, elle redoute le moment où elle devra se lever.

Alexandra se sent à sa place. Elle n'a pas mis longtemps à comprendre pourquoi elle a choisi ce quartier à son retour de Londres, il y a trois semaines. Partout, à portée de regard, les filles qui aiment les filles et les garçons qui aiment les garçons, les rues saturées, les terrasses remplies, les groupes debout sur les trottoirs le soir, la musique jaillissant partout, les drapeaux arc-en-ciel aux fenêtres, une boulangerie et une pharmacie gay viennent d'ouvrir leurs portes. Et, surtout, la forte probabilité de ne pas apercevoir un homme hétérosexuel d'une cinquantaine d'années pendant de longues minutes.

Ses mâchoires se desserrent, la pluie diminue en intensité, devient une sorte de gros crachin silencieux qui strie la lumière des lampadaires. Il a fait chaud toute la journée, du bitume remonte une odeur forte, entre réglisse et caramel. Elle rallume une cigarette avec sa dernière allumette.

Elle n'a pas décroché dix phrases de toute la journée. Elle a même réussi à ne pas rire en le voyant déballer ce grotesque pyjama. Elle n'est pas mécontente de sa tête en découvrant le livre, ce rapide froncement des sourcils. Il l'a déjà lu, en tout cas elle l'a vu posé sur sa table de nuit. Est-ce qu'il a peur de ne plus bander un jour, lui ?

Dix phrases après un an de silence, c'est conforme à sa promesse. Elle est venue pour sa mère, qui l'a suppliée, « Tu étais là pour mes cinquante ans, tu ne peux pas lui faire ça ». « Je peux lui faire ce que je veux, mais pour toi je viendrai. » Sa mère ne comprend pas pourquoi la colère d'Alexandra est si tenace, « Tu as réussi, tu fais ce que tu voulais, non ? ». Elle n'a rien répondu, l'a juste enlacée dans la cuisine, « T'es jolie dans cette robe, le vert te va bien, je te refais signe ». Ne rien dater, surtout, ne rien promettre, laisser le souvenir d'un passage en coup de vent, violent et incertain. Une pomme piquée, un bisou imaginaire soufflé depuis sa paume, la porte claquée d'un geste ample et brutal pour qu'une hésitation plane sur son « À bientôt » qui, son père l'a bien compris, n'a de toute façon aucun sens.

Une année de mutisme, après deux ans du bout des lèvres, scandés par un coup de fil toutes les six semaines,

et encore. Deux ans en pointillé pour sanctionner ce rictus, mélange de mépris, de méconnaissance, d'autoritarisme, de peur, peut-être : « Tu te démerdes, tu m'entends ? Tu veux continuer à Londres, tu assumes, tu vas voir ton banquier. Point final. » Elle le revoit s'avancer, démarche de flic, l'allure du mec qui va t'apprendre la vie, en bras de chemise, la cravate dénouée, l'index dressé, puis le silence après « C'est ça que tu veux, c'est bien ça ? » parce que les mots lui restaient en travers de la gorge, rouge, enflée. Elle aurait pu finir ses phrases : « Tu veux vivre ta vie ? », « Être libre ? », « Tu veux tout foutre en l'air avec ta mode ? Ta centrale Saint-Martin ? ». « Central, sans E, Saint-MartinS », il oublie toujours le « s ».

Elle n'a pas laissé passer. Elle savait depuis longtemps que son père ne serait pas son allié, qu'ils n'habitaient pas sur la même planète. Qu'il s'érige en obstacle n'était qu'une vague hypothèse. Ce soir-là, c'était devenu la réalité, alors la rage s'est ancrée sous sa peau.

Cette fois, elle est vraiment la dernière cliente. Le serveur commence à empiler les chaises, la fatigue ne vient pas, il paraît qu'une nouvelle boîte vient de s'ouvrir à deux pas, le Tango. Elle a appris à peu dormir à Londres. Deux jobs en plus des cours, pour compléter l'emprunt à la banque et survivre pendant cette troisième année. La plonge, serveuse, livreuse, baby-sitter, hôtesse d'accueil, elle connaît toute la gamme. Elle s'est habituée à ne pas céder à la tentation du sommeil une fois enfermée dans le silence de son atelier, concentrée sur ses tissus, ses croquis, ses collages, ses découpages. Elle est diplômée depuis un mois, elle ne le

leur a même pas annoncé. Dans son premier sourire de la journée, elle regarde la rue qui démarre au coin de la terrasse, où se trouvent les locaux de Zadig et Voltaire, la petite marque qui monte, le « French spirit of freedom ». Pas encore embauchée, mais un CDD à vingt-cinq ans, c'est déjà bien. Elle peut se payer un petit loyer.

Cinquante ans, ça veut dire quoi ? Son père lui semble si vieux, depuis si longtemps. Ou usé. Elle a le souvenir de ses gestes, les mêmes chaque matin. Il boit son café seul, debout, déjà en costume, dans leur grande cuisine, le regard perdu dans les arbres du jardin, marmonnant un « bonjour » lorsqu'elle fait irruption dans la pièce, son sac d'écolière, de collégienne, puis de lycéenne sur le dos. Puis cette lourde parka noire qu'il enfle en grimaçant, le dos et les épaules contractés. Ce « À tout à l'heure » lâché pendant que les gonds de la lourde porte d'entrée grincent. Le soir, elle ne le croisait pas souvent, en raison de réunions tardives qui le retenaient au bureau. Il ne prenait pas toujours les vacances d'hiver et de printemps avec eux, donnant tout à son travail de flic. Sa mission. « Flic, si tu veux, mais qui contrôle le travail des autres flics, sans des types comme moi tout partirait en sucette », répétait-il. À Londres, elle avait un père « dans l'administration », et une mère « professeur. Une super prof ».

Que sait-on de ses parents ? Quand la colère s'évanouit, pendant quelques heures ou quelques jours, une vague indulgence la guide vers cette question. Elle mesure, en tout cas elle pressent sa propre ignorance. Elle connaît des habitudes, des gestes, des odeurs, des manières de sourire,

des intonations. Leur enveloppe n'a plus aucun secret, elle connaît leurs rituels à la minute près. Mais les rêves, les déceptions, les espoirs ? En ont-ils même encore ? À son adolescence, les grands-parents déjà affaiblis, ou malades, l'ont privée de confidences secrètes en cachette. Si elle n'a pas parlé, ce midi, elle a écouté. Chaque jour leur vie se répète, intacte, figée, le mouvement semble les avoir abandonnés. Les mêmes récits de boulot, les anecdotes sur les mêmes amis. Elle ignore si elle est juste ou injuste. Elle ne sait pas si elle peut leur en vouloir, et de quoi. Lui reste cette impression poisseuse d'une vie d'ennui. Son père, en particulier, lui est apparu irritable, ses petites blagues n'ont trompé personne, surtout impatient de retrouver la solitude de son canapé. Depuis son départ, Virgile et Anouk sont devenus les pivots, les centres d'attention qui protègent les intimités verrouillées de leurs parents, leur épargnant de se projeter vers un avenir trop connu.

Pendant ces trois ans, ils ne lui ont pas manqué. Sa mère parfois, le temps fugace d'un souvenir, d'une image. « Il veut te protéger, s'assurer que tu prends le bon chemin », lui a-t-elle si souvent répété au plus fort des affrontements, quand elle leur a annoncé son envie de rejoindre cette école à Londres, puis lorsqu'elle s'est accrochée malgré des résultats d'abord difficiles et un coût de la vie effarant s'ajoutant aux 10 000 livres annuelles pour la scolarité. C'est là qu'il a arrêté de la financer. Alexandra revoit Aline, madone aux mains tordues, en larmes, la suppliant de l'écouter. Alexandra ne croyait pas une seconde à cette théorie de la protection paternelle, cependant son cœur battait pour cette mère, et cette épouse qui voulait réconcilier sa fille

et son mari. Cette femme courageuse qui, à elle seule, souhaitait incarner une famille unie et heureuse, ce qu'ils avaient d'ailleurs été jusque-là. Lui en revanche, qui avait osé décréter les contours de sa vie, lui prédestinant des études de droit et rêvant, elle en est certaine, d'un poste dans la police, jamais il ne lui a manqué. Les journées ont filé, puis les semaines, les mois, et ce silence est devenu si léger, un souffle. Parfois, elle oubliait totalement leur existence, concentrée sur ses expériences aux antipodes de leur routine. Toute à sa rage et à ses combats. Il fallait un détail, ce paquet de café au supermarché, la marque préférée de sa mère, pour que le réel la rattrape. Et qu'elle lutte aussitôt pour le repousser, le ranger aux limites de sa vie. Même Virgile et Anouk ont été embarqués dans cette tempête de l'oubli. Renouer sera compliqué, elle le sait.

Pourrait-elle rompre définitivement ? Tout à l'heure, elle n'a pas cessé de se poser la question dans la longue pente qui l'emmenait vers le RER de Sèvres, en attendant le moment de fumer et boire. Elle aime cette vue plongeante, majestueuse, sur Paris. Mille, dix mille fois, elle a emprunté ce chemin pour s'arrêter un peu plus bas, chez Élisabeth, sa meilleure copine du quartier. De la fenêtre de sa chambre, elles rêvaient de ce jour où elles quitteraient enfin ce gros pâté de maisons bourgeois dont elles connaissaient par cœur les privilèges, cette chance collante et étouffante. Bien sûr, elles sillonnaient Paris le week-end, allaient voir *L'été en pente douce* ou *Good Morning Vietnam* sur les Champs-Élysées. Elles pouvaient même s'aventurer dans les boutiques du 6^e arrondissement, rêver des heures devant les vitrines des grands couturiers, parfois acheter le T-shirt

ON NE SAIT RIEN DE TOI

d'une marque à la mode. Mais y vivre un jour leur semblait le bout du monde. Ce soir, ces souvenirs l'écoeurent. Elle a fini par courir dans la pente, le vent tiède dans le visage.

Elle lit dans des magazines que chaque année des milliers de personnes s'évaporent dans la nature, s'exilent loin des leurs, ou se murent dans un silence définitif. Cela la fascine : parvient-on vraiment à se cacher des siens ?

3.

Aline traîne au lit. Par la fenêtre, restée ouverte toute la nuit, le soleil baigne la chambre, faisant danser de minuscules poussières. Charles doit être parti depuis longtemps, il se lève tôt, dort de moins en moins, par courtes séquences, « l'âge », plaide-t-il. Elle saisit son T-shirt et le renifle. Elle a toujours aimé son odeur, forte, pas invasive, poivrée. Une amie lui a raconté souffrir d'anosmie, qui la prive de désir sexuel, « C'est dingue, j'ai découvert que, pour moi, le sexe et les odeurs allaient de pair ».

Mais Alexandra occupe déjà toutes ses pensées. Quel bonheur insupportable de la revoir. C'était si fort et si peu, des miettes du temps. Elle vit à Paris désormais, c'est déjà ça, elle a glissé son adresse griffonnée sous le plateau à fruits. Elle comprend la colère de sa fille. Elle l'a toujours comprise, défendue contre son mari, sans aller toutefois jusqu'à financer sa troisième année en cachette, cela heurterait trop sa conception de la loyauté dans le couple. Lorsque Alexandra avait décroché le concours d'entrée à la Central Saint-Martins, signant le début d'une guerre sourde, elles

avaient bu une coupe de champagne en regardant une fine pluie d'été arroser le jardin. Aline, heureuse et triste à la fois, lui avait expliqué son combat, sa position intenable entre son mari et sa fille. « C'est difficile de changer ton homme après vingt-cinq ans de vie commune, tu comprends ? » Alexandra avait hoché la tête, mais Aline revoit son regard affligé, presque méprisant, cet air de dire « Tu aurais dû le convaincre que je faisais le bon choix. Tu aurais dû être plus forte ». Elle a toujours admiré leur fille aînée. Solitaire, presque sauvage. Déterminée, radicale, parfois trop. Très jeune, elle a commencé à découper dans de vieilles chutes de tissus, comme ses robes usées, puis à dessiner, coller, assembler, s'énerver, tout jeter par terre puis recommencer. Dix ans plus tard, c'est son métier. Elle est si belle, avec son teint pâle, ses grands yeux verts, même ses cheveux rouges ne la gênent plus, cela décuple encore cette énergie brute qui se dégage d'elle.

Comment leurs enfants peuvent-ils être si différents ? Virgile, naïf, transparent comme l'eau claire, tout à ses études d'ingénieur et à ses potes, elle connaît tout de sa vie puisqu'il n'a rien à cacher, enfin, si peu. Anouk, solaire, joyeuse, bien plus mystérieuse, mais lorsque le sujet devient sérieux, elle emmène Aline sur leur petit banc, au fond du jardin, lui raconte son envie d'être utile, son ambition de devenir médecin, toujours avide d'un conseil. Alexandra, elle, n'a jamais partagé ses doutes et ses craintes. Elle avançait.

Malgré les silences provocateurs d'Alexandra, Charles a été heureux de sa présence. Il n'en a rien dit, Aline en

est pourtant persuadée, elle connaît son sourire dans ces moments-là, les lèvres rentrées, c'est très fugace, si intense. Cela fait longtemps qu'elle ne l'a pas vu ainsi. Pourquoi, depuis plusieurs mois, est-il devenu si différent ? Plus cassant, plus sec le plus souvent, totalement inaccessible à d'autres moments. Alexandra n'est pas la seule raison. Charles est tourmenté, furieux contre ce temps qui lui « échappe, cette course permanente ». Avant, ce manque était son carburant. Désormais, c'est une source de tension quotidienne, comme s'il ne connaissait plus son objectif, ou embrassait trop de directions, alors qu'Aline n'a pas changé de cap : le bonheur de sa famille, sa propre cohérence, se sentir à sa place. Pourquoi autant d'hommes sont-ils en colère, comme toujours en manque, mais de quoi : de pouvoir, de temps, de sexe ? Et les femmes, alors, devraient se satisfaire de tout ? Elle aurait sans doute pu faire mieux qu'enseignante en histoire-géo, avocate l'a tenté à une époque, mais elle aime transmettre, elle ne se contente pas de faire le même cours chaque année, cela la maintient en éveil. Elle se sent utile, c'est déjà énorme, cela l'apaise. Les périodes où Charles s'énerve trop souvent, Aline surveille sa consommation d'alcool. Il reste mesuré, un verre de vin parfois quand il rentre, et encore pas tous les soirs, pour elle ce n'est que le week-end. Son ascension à l'IGPN a certes accru son rythme de travail, mais au fil des années il a appris à faire face à la pression. Elle essaye de lui en parler, il se referme, « Cesse de t'inquiéter, c'est le boulot, je croule sous les problèmes, mais tout va bien ». Départ à 7 h 30, retour vers 21 h 30, les vacances qui s'annulent ou se rétrécissent, même des bouts de week-ends sont occupés par de nouvelles réunions, des coups de fil incessants qu'il

passé ou « traite » le plus souvent dans le jardin, « Je ne veux pas vous embêter avec ça ».

Le jeune homme brun, svelte, qui l'a abordée trente ans plus tôt à la terrasse d'un café, semble parfois si loin. Gentil, patient, cultivé, aimant la lecture, elle avait craqué assez vite, qu'il fut étudiant en droit, avec pour objectif d'intégrer la police, n'avait même pas été un souci pour la jeune future prof résolument à gauche. Jusqu'à la naissance d'Alexandra, ils avaient tellement profité de la vie. Des escapades en fin de semaine, un joli appartement que Charles possédait déjà dans le XIV^e arrondissement grâce à l'aide de ses parents, très aisés, ce qui facilitait aussi leur vie quotidienne. Ils se passaient presque de leurs amis, même s'ils en avaient beaucoup, Aline davantage que Charles qui lui présentait de temps à autre un collègue, parfois avec son épouse. La vie était évidente, simple, confortable. Elle aurait pu ne jamais changer.

Elle quitte enfin son lit, chiffonnée d'être dès le matin assaillie par tant de pensées, d'autant qu'elle n'est en vacances d'été que depuis deux jours. Elle se douche longuement, se satisfait encore de l'observation de son corps, hésite à se caresser, renonce sans trop savoir pourquoi, avant de se préparer un thé qu'elle emporte dans le jardin. Elle regarde les trois étages de la maison, les fenêtres ouvertes dans les chambres des cadets, celle, fermée, de l'ancien repaire d'Alexandra. Virgile part à Berlin pour sa troisième année d'études, Charles s'en est félicité, et Anouk intègre avec un an d'avance l'internat d'une classe préparatoire à médecine située à l'autre bout de Paris. Charles ne s'est pas opposé

à ces départs, il les a même encouragés. Les études d'ingénieur, la médecine et la mode n'ont rien à voir, a-t-il décrété. Aline s'angoisse de la réaction d'Alexandra quand elle va apprendre cela.

À la fin de l'été, ils seront seuls, plus ou moins prêts pour les dernières étapes. Cette pensée inquiète Aline, mais elle se convainc qu'ils ont bien fait leur boulot de parents. La distance mise par Alexandra est certes une ombre gigantesque au tableau, mais c'est peut-être de l'histoire ancienne, Aline va essayer d'organiser des déjeuners réguliers pour rabibocher Alexandra avec son père. Cependant la réalité est là : aux enfants de bâtir leur vie. À elle de profiter des trente et quelques années qu'elle espère bien avoir encore devant elle. Elle a mille idées de voyage, une santé de fer, ils ont de l'argent. La chaleur du soleil achève de la rassérer. À force d'écoute et de présence, elle va bien finir par retrouver pleinement « son » Charles. Elle le connaît par cœur, il n'y a pas de raison qu'elle n'y arrive pas. Elle va se battre pour ne pas laisser leur bonheur filer, ils n'ont pas construit tout ça pour rien. Elle repense à l'odeur de son T-shirt, s'abandonne dans quelques images avant de repenser aux vacances, trois semaines en Espagne puis au Portugal avec Virgile et Anouk. Et si elle proposait à Alexandra de les rejoindre pendant une semaine ?

Sa mère avait adoré l'Espagne, il y a une trentaine d'années. Ils avaient arpenté l'Andalousie en famille, avec son frère et sa sœur. Aline se souvient d'un été idyllique, jamais elle n'avait vu ses parents aussi rayonnants. Ils avaient à peu près son âge actuel mais, malgré

cette évocation heureuse, un souvenir la frappe : sa mère s'occupait de tout. Les repas dans les appartements qu'ils avaient loués, ou les pique-niques à la plage, le choix des restaurants, l'organisation des balades, la réservation dans les musées. Son père conduisait, c'était tout. Cette année encore, Aline a fait de même, au cœur de l'hiver elle a passé de longues soirées, ou des week-ends entiers, à gérer de A à Z le circuit, les réservations. Elle seule sait où ils seront le 3 août à 18 heures, le 12 à 9 heures. Tout est prêt. La similitude avec sa mère et son rôle pivot dans la famille la trouble, l'angoisse un peu. Elle peine à y trouver une signification, préfère y voir l'évolution trop lente de la société plutôt qu'une responsabilité individuelle, ou une quelconque faute qu'elle aurait commise. Charles travaille beaucoup, ses enfants sont portés par leurs rêves, quelqu'un doit se dévouer, cela ne peut être qu'elle. Aline a conquis son autonomie, c'est déjà beaucoup. Elle finit son thé et s'étire, elle a la journée entière devant elle, elle hésite à sortir un transat et à prendre son livre.

Une légère culpabilité l'envahit, elle va plutôt profiter de son temps pour décorer la maison avec des photos des enfants, de toute façon elle doit faire le tri depuis si longtemps. Elle rentre, ragaillardie par ce projet.

4.

C'est la quatrième fois de la nuit. Ou la cinquième, il ne sait plus. Il est 5 h 56 et Charles contracte ses muscles pour extraire quelques gouttes de son sexe. Lorsqu'elles font ploc dans l'eau, il s'assure que son urine est jaune, qu'aucune trace de sang n'apparaît. Il a déjà connu une alerte de ce genre, aux alentours de la soixantaine, « Petit dérèglement de la prostate, c'est réversible », avait conclu, économe de mots, un urologue chauve en lui prescrivant un traitement. Mais à soixante-dix-huit ans, bientôt soixante-dix-neuf, ça ne sera sans doute plus la même histoire. Déjà, pisser une quinzaine de fois par jour n'est pas agréable, toujours cette sensation d'une légère brûlure ou de démangeaison qui, une fois au-dessus de la cuvette, ne donne rien. Finis les jets en arc qui chutent bruyamment dans l'eau, désormais c'est « pisse trois gouttes ». Il compte, ça l'occupe, vingt-deux passages en une journée est son record. Il se sent parfois incapable de rentrer dans un musée ou même un cinéma, l'autre jour il est tombé dans l'allée en se rendant aux toilettes en plein milieu du film, deux jeunes cons ont râlé. Il rigole parfois en songeant qu'avoir

Alzheimer le priverait de cette pathétique comptabilité, ce serait le comble de la vieillesse.

Face à lui, des photos d'Aline, Alexandra, Virgile et Anouk, aux Seychelles, à Florence, à New York. Depuis des années, il demande à Aline de les enlever (« Ce n'est pas un endroit pour contempler sa famille, enfin, en plus toi, tu ne peux même pas ! »), elle refuse, arguant qu'elle aime qu'ils soient présents aux quatre coins de leur foyer. Charles soupire, range son membre dans son pyjama bleu, les rayures rouges ont blanchi, puis noue le lacet qui ferme le vêtement. C'est le seul défaut qu'il a, en vingt-huit ans, trouvé à ce vêtement. Il ne pouvait pas savoir, à cinquante ans, qu'il lui faudrait faire ce nœud aussi souvent chaque nuit. « Mais enfin, Charles, il y a des années tu as décrété que tu détestais les pyjamas avec plusieurs boutons ? » se moque Aline lorsqu'il se plaint. Non, il ne se souvient pas avoir affirmé cela. Chaque nuit, il se retrouve devant les toilettes, à attendre en fouillant sa mémoire, mais ce combat contre les pyjamas à boutons lui reste inconnu. Il n'oublie pas de rabaisser la lunette des toilettes, un réflexe beaucoup trop rare au goût d'Aline.

Inutile de se recoucher pour arracher un peu de sommeil qui ne viendra peut-être pas. Charles passe devant la chambre d'Aline, s'engage dans le long couloir sombre qui mène à la cuisine. Il déteste ce couloir, cette latte, la huitième, juste devant sa porte, qui craque. Il n'aime à peu près rien dans cet appartement qu'ils ont acheté il y a une dizaine d'années. La décision a été difficile à prendre, tant ils étaient attachés à leur maison de Sèvres, son jardin, ses

hautes vitres qui permettaient au soleil de baigner chaque pièce d'une belle lumière. Seulement il y avait ces trois étages qu'Aline ne supportait plus, « et ça va aller de pire en pire, Charles, tu le sais bien, et rien ne nous retient par ici, on n'est pas obligés de passer notre vie dans l'ouest de Paris ! ». Des enfants, il ne restait que des photos. Alors ils ont basculé avenue de Suffren, dans le 15^e arrondissement, sur lequel Aline lorgnait depuis des années. Elle aime se promener dans ce quartier bourgeois, elle y a trouvé ses commerces de proximité, des cinémas, des librairies où elle traque inlassablement les nouveautés, des magasins de vêtements même si elle n'achète plus grand-chose, parfois un foulard ou un chemisier. Elle ne joue pas à la bourgeoise, elle aime juste profiter de la vie. Charles, lui, ne trouve aucun charme à ce quartier avec ces agences immobilières trop nombreuses, ces sociétés fiduciaires dont les plaques scintillent à l'entrée des immeubles, ces salles de fitness sans charme. Parfois, il déambule en râlant à haute voix, il va jusqu'à insulter des passants qui croisent son chemin, des gens le regardent avec inquiétude, il jubile alors. L'autre jour, il a engueulé une femme qui occupait toute la largeur du trottoir avec ses deux enfants, elle l'a traité de « vieux con », il s'est retenu de répliquer devant le regard apeuré des petits. S'il supporte quelques petites rues, c'est un quartier qui lui donne envie de fuir, c'est comme s'il en cherchait en permanence la sortie. Au moins, il est revenu dans Paris, cela simplifie les choses.

Seul le Mi-Chemin a trouvé grâce à ses yeux. C'est un bistrot situé juste en face de leur immeuble. Charles y aime particulièrement la terrasse, meublé de tables en

marbre, de fauteuils en osier factice crème et vert, située à l'angle d'un carrefour animé. Charles est chaque matin le premier client. À 7 heures, il a déjà pris son petit-déjeuner, mais il déguste deux ou trois expressos, toujours à la même table, qui l'emmènent jusqu'à 9 heures. Les toilettes sont très propres, garnies de serviettes moelleuses pour les mains, il apprécie d'en trouver à chacun de ses nombreux passages. Il lit lentement la presse, *L'Équipe*, *Le Monde* et les pages faits divers du *Parisien*, le boulot de flic lui semble toujours plus compliqué, même si ses anciens collègues multiplient les conneries, « à recruter des mecs qui ont à peine le niveau brevet, il ne faut pas s'étonner non plus ». Il a toujours détesté voir ses propres parents scruter la page obsèques du journal local, maintenant il ne peut pas s'empêcher de relever les décès dans sa tranche d'âge. Hier, c'était Mick Jagger, déjà un miracle qu'il ait tenu jusqu'à quatre-vingt-deux ans. Charles aurait aimé être Keith Richard, électriser 80 000 personnes en délire d'un seul geste, ça a longtemps fait rire Aline.

Ce matin, Charles n'a pas le temps et se contente d'un café debout dans la cuisine, trop petite. Il regrette sa belle terrasse, ils n'ont qu'un bout de balcon étroit sur lequel Aline aime prendre le soleil, lire ou boire l'apéritif, pas Charles, toujours embarrassé par ses longues jambes, qui préfère rester dans le grand canapé du salon, devant la télé. Par la fenêtre, il regarde le ciel quitter sa teinte rose pour se rapprocher d'un bleu déjà pur. Il passe sa main dans ses cheveux, cette tignasse blanche toujours fidèle. Elle est, avec ses yeux bleus et son large front, un motif de fierté quand il croise tous les crânes lisses de ses congénères.

Il redresse alors ses épaules, encore larges même si elles s'affaissent, et a envie de glisser une main sur « leurs têtes de petits vieux ». Charles mesure 1,82 mètre, il a pris un très léger embonpoint, son torse reste puissant. Il a des jambes maigres mais cela ne regarde plus personne.

Charles n'aime pas cette boule qui lui noue le ventre, ou ces accès de transpiration qui l'envahissent depuis qu'il y a une semaine Jean Floret a lâché, de sa douce voix : « Je n'aime pas tout ce que je vois. » Son médecin généraliste, trente-cinq ans durant, regardait alors l'échographie abdominale de Charles, une géographie de masses blanches sur fond noir. Il passe cet examen depuis plus de quarante ans, comme son analyse de sang, son contrôle de cardio, sa radio des poumons, ce sont ses rituels entre octobre et décembre. Pour l'instant, tout a tenu, il a juste un peu de cholestérol, c'est un petit miracle. En changeant de quartier, il a dû abandonner le sourire de Marie-Claire au centre d'analyses médicales de la rue Levert, ou les humeurs de Polo, le bourru radiologue du boulevard de l'Étampes. Charles n'a pas aimé ces changements, et se sentir perturbé l'a encore plus agacé. Comme s'il n'était plus capable de s'adapter à des nouvelles situations, d'oublier un instant la maniaquerie qui a envahi sa vie de vieux, et qu'il a appris à aimer.

La seule chose que Charles apprécie dans les larges rues du quartier, c'est le vent. Lorsqu'il souffle fort, les jours d'automne et d'hiver, il s'arrête de marcher, laisse ses bras retomber le long de son corps, ferme les yeux et n'attend plus rien. Le bruit des voitures, les pas des passants

s'estompent, le souffle de l'air le purifie. Il reste debout, figé, comme s'il s'agissait de sa dernière posture. Des marcheurs s'arrêtent parfois pour le regarder, persuadés d'avoir affaire à un dément.

Ce matin, sur le chemin de l'hôpital, il n'y aura même pas de vent pour s'éloigner du monde dans sa prière baroque. Charles connaît l'inquiétude de l'âge de longue date. Aujourd'hui il découvre la peur.

DU MÊME AUTEUR

Déraison d'État, Denoël, 2012

Courir dans la neige, Les Escales, 2017

Les Âmes frères, Stock, 2020

On dirait des hommes, La Manufacture de livres, 2023
et Pocket (prix Claude Mesplède 2023,
prix Nouvelles Voix du Polar 2024)

ILS ONT COLLABORÉ À CE LIVRE :

PIERRE FOURNIAUD
DIRECTION ÉDITORIALE ET COORDINATION

ANNE LE TILLY
CORRECTION

TOMEK GAYRAL
RELECTURE

BRUNO RINGEVAL
COMPOSITION

DONATA JANSONAITĚ
IMPRESSION

ALEXANDRE BLOMME
RELATIONS PRESSE

LES ÉQUIPES DU CDE ET DE LA SODIS
DIFFUSION ET DISTRIBUTION

AGENCE TRAMES
CESSIONS DE DROITS

LES LIBRAIRES
COMMERCIALISATION ET PROMOTION

DÉPÔT LÉGAL : FÉVRIER 2025
IMPRIMÉ EN UE

